

Maritza ruinée, le prince se dérobait. Sur l'heure, il m'a prié de transmettre ses regrets, avec ses excuses, à madame et à mademoiselle de Sorgues. Le lendemain, il partait pour Constantinople.

Le même soir, sous cette même vérandah qui avait abrité la veuve tout le jour, les pauvres femmes délibéraient. Tiomane, ayant tout rap, porté de son entretien avec M. de Riez, essayait d'insuffler à la mère et à la fille sa résignation courageuse. La retraite du prince surtout les laissait confondues. Pendant ce temps, Mademoiselle dînait à la salle à manger et s'y attardait.

Madame de Sorgues, pleurante, accablée, semblait avoir déclinée toute volonté. Cependant, elle refusait d'admettre ce qu'elle considérait comme une déchéance dans un milieu où elle avait si longtemps brillé au premier rang. Constantinople, c'était Smyrne ; les communications fréquentes des bateaux reliant les deux villes l'une à l'autre, et y ramenant sans cesse les habitants de l'une et de l'autre. Elle préférait l'exil, l'exil complet, définitif, où elle s'ensevelirait, morte à tout passé. Et puis, elle se rapprocherait de Guillaume, le fils adoré qui demeurerait son unique appui et sa consolation suprême, Maritza encourageait cette résolution du départ immédiat pour la France. Elle aussi voulait soustraire leur malheur aux yeux qui les avaient si longtemps enviées, et aspirait à rejoindre son frère, sa plus grande affection. Toutefois, ce mot de ruine était chose si neuve à ces opulentes qu'elles n'arrivaient guère à en saisir, du premier coup, toute la portée. Forcée de quitter sa maison, de se séparer du personnel du consulat, madame de Sorgues ne pouvait concevoir la privation totale de son propre domestique. Elle parlait tout simplement d'emmener ses femmes de chambre et l'institutrice. Tiomane dut longuement démontrer l'impossibilité de telles dépenses ; elle prétendait désormais remplir auprès de sa marraine et de Maritza le double service d'Anaïs et d'Elli, et s'engageait, par surcroît, à procurer aux deux servantes des places avantageuses.

Soit ! répliqua enfin la veuve, mais, en tous cas, je ne puis congédier ainsi Mademoiselle. . . .

Comme si elle eût voulu elle-même répondre à cet amical scrupule, au même instant, Mademoiselle entra. Son allure froidement résolue était celle d'une personne qui vient de prendre une détermination et s'apprête à l'exécuter. Elle s'approcha de madame de Sorgue, et s'asseyant auprès d'elle :

— Chère madame, dit-elle d'un accent bref, comme si elle eût hâte d'esquiver les préliminaires d'un aveu difficile, décidément, je ne puis augmenter plus longtemps vos charges. . . . J'ai beaucoup réfléchi. . . . je dois me séparer de vous. . . . quoiqu'il puisse m'en coûter. . . .

Madame de Sorgues, la regarda, abasourdie. En dépit de la phrase correcte, affectueuse dans la forme, le maintien était si guindé, le ton si sec, que, pour la seconde fois dans cette journée, il lui sembla qu'une lumière se faisait en elle. Après ce premier éveil, peu à peu, le voile se déchirait. Il n'y avait pas à s'y méprendre. Rien ne témoignait la sollicitude, pas même la pitié, chez celle qui lui avait inspiré tant de foi, et qu'elle avait comblée de ses dons. L'ingratitude perçait clairement à l'heure où l'intérêt ne commandait plus.

— Eh quoi ! vraiment, vous voulez me quitter Pascale ? . . . balbutia-t-elle.